

Ingrid Riocreux : «La notion de fake news est un concept fourre-tout»

FIGAROVOX/GRAND ENTRETIEN - La crise des «gilets jaunes» a confirmé la rupture entre les élites et le peuple, mais aussi une défiance toujours plus grande à l'égard des journalistes. Ingrid Riocreux, professeur agrégé de lettres modernes, spécialiste de rhétorique, et auteur d'un essai sans concession sur les dérives de l'information, décrypte les ressorts profonds de cette fracture médiatique.

Vous introduisez votre essai, *Les Marchands de nouvelles. Essai sur les pulsions totalitaires des médias*, en faisant état de la méfiance entre médias et opinion. Comment l'expliquez-vous?

D'abord, je tiens à dire combien je me réjouis que les gens se méfient des médias: c'est un signe de santé mentale. On m'invite dans des émissions ayant des titres comme «Pourquoi ne faisons-nous plus confiance aux médias?». Et le présupposé implicite, c'est qu'il faudrait faire en sorte que les gens accordent de nouveau leur confiance aux médias. Surtout pas! Cultivons et développons une méfiance intelligente. Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de nous méfier? C'est une preuve de liberté d'esprit, la méfiance!

Mais alors, comment en est-on arrivé là?

J'observe un état de fait ; je n'ai pas les compétences pour en analyser la genèse. Pourtant, indubitablement, notre méfiance n'est pas née de nulle part. Je l'écris dans *Les Marchands de nouvelles* : notre génération est née dans les salades contaminées de Tchernobyl («salades» aux sens propre et figuré!) ; elle a connu les faux charniers de Timisoara, le mensonge des couveuses koweïtiennes, l'interview truquée de Fidel Castro au «20 heures» de TF1 et les armes de destruction massive imaginaires en Irak ; elle a vu la couverture médiatique des printemps arabes et a vécu la destruction de la Libye au terme d'une intervention menée sous pression médiatique ; elle a assisté à ces prétendues «guerres propres» sans morts ni blessés, ou bien ne montrant que les dégâts causés par ceux qu'on a étiquetés «méchants». On nous a rejoué cela en Syrie. On lui a assuré qu'il n'y avait pas de terroristes parmi les migrants... Bref, si les *fake news* existent, elles sont d'abord le fait des journalistes eux-mêmes !

Et il y a eu le 13 novembre 2015 (où certains des terroristes sont venus avec les vagues migratoires)...

Voilà. Nous avons le droit d'avoir de la mémoire! Et puis, contre quoi réagissons-nous, plus largement? Une uniformité idéologique pesante. Je cite dans mon livre un certain nombre de journalistes, les uns célèbres, d'autres moins, les uns nommément, d'autres de manière anonyme, qui disent tous souffrir de cette pression typique de l'esprit de milieu... Le problème étant que le petit milieu médiatique, tout fermé qu'il soit, prétend parler à la terre entière.

C'est un paradoxe!

Enorme paradoxe, en effet, que ce sociolecte, langage propre à une profession et à un mode de pensée, qui a le pouvoir de formater l'opinion publique. Mais d'ailleurs, c'est là que des décalages apparaissent. Jean-Jacques Cros (ancien journaliste politique à France 3 Paris-Ile-de-France, ndlr) dit que la méfiance commence le jour où un individu assiste en direct à un événement, puis en voit le traitement médiatique. Je cite de tête: «Du fossé entre cette perception directe et la représentation médiatique naît le sentiment d'avoir été trompé. Ensuite, le discrédit s'étend à l'ensemble des sujets traités par les journalistes.»

Mais j'ajouterais quelque chose. Vous parliez, tout à l'heure, de la méfiance «entre les médias et l'opinion», c'est très important, ça: les médias se méfient de nous, de nos mauvaises pensées, de nos réflexes nauséabonds. Ils passent leur temps à anticiper la réception de leur propre discours. C'est un cercle vicieux! Cette démarche d'anticipation se traduit par une accentuation de tous leurs travers, qu'ils nomment si joliment «pédagogie» ou «sens de la responsabilité». En d'autres termes, leur discours se fait encore plus doctrinaire et didactique, ce qui nous exaspère encore plus et, par réaction, nourrit une crispation chez les journalistes: regardez toutes leurs mises en garde contre les *fake news*, par exemple. Si j'osais, je dirais qu'ils se «radicalisent»! (rires)

Nous allons revenir sur la notion de fake news. Mais parlons de l'actualité récente: la défiance à l'égard des médias s'est particulièrement exprimée pendant le mouvement des «gilets jaunes», jusqu'à la violence. Pourtant, les médias ont aussi permis aux «gilets jaunes» de se faire entendre. Les médias ne servent-ils pas aussi de bouc émissaire commode?

Le bouc que l'on choisissait comme victime sacrificielle et que l'on chargeait symboliquement de tous les maux de la cité avant de l'en chasser, était totalement innocent. Pauvre bête! Les journalistes, non. Pourquoi des gens - je précise, des gens qui ne sont pas tous ni des voyous gavés de jeux vidéo ni des fous furieux fanatisés par des discours abrutissants, simplistes et violents - pourquoi ces gens prennent-ils en chasse des journalistes qui en viennent à craindre pour leur vie? Tout simplement parce que, quand on voit un bonhomme avec un gros micro en mousse en train de parler face caméra, on sait déjà ce qu'il va dire. Et ça, ce n'est pas normal.

Les médias ont largement contribué au succès du mouvement des «gilets jaunes», on peut même parler de traitement disproportionné, puisque quantitativement, ce mouvement était bien moins important que d'autres mobilisations sociales. Mais le fait de se retrouver en édition spéciale quinze jours de suite ne signifie pas que l'on soutienne un mouvement. Le dénigrement du mouvement par les journalistes a été permanent : pour le discréditer, ils l'ont d'abord présenté comme un mouvement «d'extrême droite», puis comme un mouvement «violent», sans parler de la stratégie qui a consisté à brandir un micro complaisant sous le menton des individus qui formulaient les revendications les plus saugrenues. Le traitement des violences est intéressant parce que, quand les médias approuvent un mouvement, ils disent que les violences ont lieu «en marge de la manifestation». Mais pour les «gilets jaunes», pas de «en marge» : la violence était traitée par les journalistes de façon à montrer qu'elle était au coeur de ce mouvement, consubstantielle à lui.

«Ils nous mentent» ou «les médias sont tenus par...» sont des formules toutes faites qu'on entend souvent. Ce type de discours globalisant n'est-il pas un peu facile et susceptible de nourrir le discours complotiste?

Si, c'est pour cela que je le condamne comme stérile et paresseux. C'est très confortable, le complotisme: on sait toujours qui est derrière tout et on n'a pas besoin de le prouver, puisque, justement, l'ennemi se cache si bien. Tout le monde sait que les Juifs sont de mèche avec les extraterrestres pour dominer le monde. La belle affaire! Mais vous noterez qu'à force de voir du complotisme partout, les médias se montrent de plus en plus complotistes eux-mêmes. C'est amusant!

Mais en évoquant vous-même «les pulsions totalitaires» des médias ne nourrissez-vous pas les discours de ce genre?

Je parle de «pulsions»: on est dans l'ordre de l'inconscient, de l'uniformisme instinctif. Jacques Dewitte parle d'une «forclusion de l'altérité». Je constate que les journalistes manifestent une forme d'allergie à la pensée divergente, c'est tout. On la tolère sur les plateaux parce qu'elle fait de l'audience, mais tout en rappelant combien il est inadmissible de l'adopter et de l'exprimer. Vous pouvez interviewer Jean-Paul Brighelli au sujet de telle ou telle réforme pédagogique, mais vous préciserez en introduction qu'il est un «polémiste défenseur de la vieille école». Notez bien qu'il n'est pas... disons... un «intellectuel défenseur des méthodes traditionnelles», par exemple. Vous voyez ce que je veux dire?

Vous attribuez la plupart des dérives des médias à leur caractère «hypocrite» et «moutonnier». Certaines dérives ne sont-elles pas tout simplement liées à la demande d'information continue sur fond de paupérisation des journalistes et de manque de moyens matériels?

Si, c'est certain. Mais cette demande ne vient pas du public. Nous prenons ce qu'on nous donne. Nous n'avons pas besoin d'informations permanentes, mais les chaînes d'information continue, qui sont vraiment porteuses des pires dérives de la profession, ont un caractère addictif. Au-delà de cet aspect, il est indéniable que les conditions de travail des journalistes entretiennent ces dérives : j'ai recueilli plusieurs témoignages à ce sujet, y compris venant de personnes qui ont fini par démissionner, à l'heure où nous nous parlons. Quand leur seule préoccupation est d'obtenir le renouvellement de leur CDD, quand il faut produire des articles à la chaîne sans avoir jamais le temps de se relire, forcément, on sert en permanence un discours prémâché, avec les mots des collègues, un lexique réduit et idéologiquement orienté.

Vous êtes spécialiste de la langue, quels sont les principaux biais de la langue médiatique que vous avez pu observer?

Il y en a beaucoup! Pour vous donner, là, comme ça, des exemples qui ne nécessitent aucun développement, je dirais... Eh bien, l'hyponymie: «La religion s'invite au travail», ça passe mieux que «L'islam pose des problèmes dans les entreprises», non? Mais quand on lit le titre, on sait de quoi va parler l'article. L'idéologie, je le rappelle, est avant tout un encodage du réel. Et ce qui est inquiétant, c'est que nous maîtrisons tous parfaitement ce code!

Autre exemple, l'euphémisation du réel. Pendant les émeutes de Sisco en août 2016, BFMTV diffuse des images de guerre civile, mais le titre au bas de l'écran est savoureux car il désamorce complètement la gravité des vidéos: «Sisco, inquiétude sur la solidité du

vivre-ensemble corse.» (rires) A chacune de mes conférences, je cite cet exemple et la salle éclate de rire: il y a de quoi!

Que pensez-vous de l'éternel débat sur l'objectivité du journaliste?

Michel Legris, dans *Le Monde* tel qu'il est, racontait comment il avait vu naître et s'imposer le mythe de l'objectivité journalistique, cette vaste hypocrisie à laquelle nos journalistes sont pourtant les premiers à croire, puisqu'ils n'hésitent pas à s'en prendre à ceux d'entre eux qui ne sont «pas assez objectifs». Il prônait, pour sa part, la «subjectivité honnête». C'est une belle expression, n'est-ce pas?

À droite, on dit souvent que l'écrasante majorité des médias est de gauche...

Le vrai problème n'est pas que les journalistes soient de gauche, mais qu'ils soient hypocrites. Les journalistes du *Média* ont fait leur promotion sur le thème: nous aussi, nous sommes de gauche, mais nous allons le dire et l'assumer. Je pense fondamentalement qu'il faut arrêter d'entretenir la distinction factice et trompeuse entre média d'information et média d'opinion.

Que pensez-vous de l'actuel débat sur les fake news? Comment définir ce qu'est une fake news?

La notion de fake news efface la distinction entre mensonge délibéré, erreur, diffamation, calomnie, simplification, etc. C'est un concept fourre-tout qui, comme tel, peut s'avérer inopérant ou dangereux. Ensuite, il réduit le problème à une alternative entre vraie et fausse information ; or, on peut dire une information parfaitement vraie, mais la dire de telle manière qu'on en oriente fortement l'interprétation. En fait, l'expression fake news est un épouvantail qui sert à nous rabattre, par la peur, vers la presse autorisée.

Un mouvement comme les «gilets jaunes» n'aurait sans doute pas pu exister sans le web. En quoi la révolution numérique bouleverse-t-elle les rapports de force au sein des médias?

Avant, la critique des médias était un plaisir solitaire que le quidam s'accordait seul en pestant devant sa télé. Aujourd'hui, il vide son sac sur Twitter, en un propos caricatural, agressif et grossier. Mais quand on se sait nombreux, on se sent forts. Cela stimule l'effet de foule que je décris dans mon livre et que je trouve, à titre personnel, particulièrement terrifiant. Mais c'est ainsi, cela change la donne, en effet. Avant aussi, les journalistes livraient leur papier et ne savaient rien de sa réception. Aujourd'hui, ils ont un retour direct, via les réseaux sociaux, et c'est violent.

Les sites alternatifs participent-ils de la crise des médias, ou constituent-ils une partie de la solution?

Ils ont tendance à construire leur crédibilité en imitant les défauts des grands médias. On y retrouve le syndrome AFP: la même citation reprise partout sans vérification, etc. Et cette tendance à dire: les autres mentent, nous disons la vérité. Ils doivent assumer d'être des médias d'opinion et non prétendre être les médias de la Vérité. A partir du moment où il y a sélection, hiérarchisation et formulation de l'information, à partir du moment, même, où il y a de l'information, c'est-à-dire un discours sur le réel, il y a nécessairement une prise de parti. On dit peut-être le vrai, mais il y a mille manières de le dire, et elles ne se valent pas.

Source: d'après *Le Figaro*, le 4 janvier 2019.

